

## Les instituteurs Freinet et les parents d'élèves

*Je est un autre, 2006*

### Un constat

Partons d'un constat qu'aucun enseignant du primaire ne saurait démentir : le rapport entre professeurs d'école et parents d'élèves est aujourd'hui bien plus souvent marqué par la conflictualité qu'il ne l'a jamais été. Qu'est-ce qui fait que les relations se sont ainsi détériorées au fil du temps ? Tous les enseignants vivent-ils la relation avec les parents sur le même mode ? Les instituteurs qui pratiquent une pédagogie alternative – Freinet ou Institutionnelle – connaissent-ils le même genre de tension avec les parents de leurs élèves ou poursuivent-ils la marginalisation de leurs pratiques jusque dans ce domaine très spécifique qui est la rencontre avec ceux qu'il est convenu maintenant de considérer comme des partenaires éducatifs de première importance ?

Quand on parle de conflit, c'est le plus souvent sous l'angle du désagrément qu'il procure aux différents protagonistes engagés dans l'affaire. Pourtant, psychanalystes et psychologues, et dans leur sillage les didacticiens, qui vont reprendre le concept de conflit sociocognitif, savent combien il peut être facteur de progrès. Cette dynamique positive concerne aussi la situation de rencontre parents / enseignants. On peut imaginer par exemple que l'ouverture progressive de l'école sur l'extérieur, encouragée par des réformes successives qui ont contribué à faire entrer par la même occasion les parents d'élèves dans son enceinte, a pu faire évoluer les pratiques pédagogiques dans une direction peut-être un peu moins autoritaire, ces parents jouant un rôle de contrôle auquel les enseignants ne sauraient être insensibles. Par ailleurs, entre autres exemples de coopération avec les parents, de nombreuses écoles proposent des projets axés sur la sensibilisation au multiculturalisme, sur la connaissance et le respect de l'autre « différent », et dans lesquels des parents d'origine étrangère interviennent directement sur le terrain pour présenter diverses facettes de leur culture. Ces expériences non seulement témoignent de relations parents / enseignants basées sur la confiance et l'estime réciproques, mais seraient impossibles à réaliser, tout au moins sous cette forme particulièrement efficace, sans ce partenariat.<sup>2</sup>

Bien des maîtres d'école élémentaire se félicitent de l'aide apportée par les parents et considèrent cette ouverture comme un enrichissement de leurs pratiques. Cependant ils voient parallèlement leur statut se fragiliser. Cette situation n'affecte pas de façon identique l'ensemble des enseignants, de la maternelle au lycée. En effet, à l'école élémentaire, contrairement à ce qui se passe dans les établissements secondaires où le personnel administratif joue, entre parents et enseignants, le rôle d'intermédiaire, de « tampon », les maîtres sont confrontés directement aux parents, à leur bienveillance, certes, mais aussi à leur hostilité, laquelle, lorsqu'elle se manifeste, ne manque pas de les ébranler. En effet, à part quelques rares exceptions, les directeurs – qui ne sont pas des « chefs » d'établissement – enseignent comme leurs collègues-adjoints et prennent le conflit de face, sans médiation, sans la distanciation nécessaire et, de ce fait, peuvent difficilement occuper la place neutre du médiateur. De plus, les parents qui ont encore un semblant de considération pour les professeurs de collèges ou de lycées regardent ces autres « professeurs », qui ne le sont que « d'école », comme des interlocuteurs de moindre importance puisque l'enseignant est, de tradition républicaine, identifié à son savoir – en l'occurrence apprendre à lire, écrire et compter –, et que ces compétences-là, les parents d'élèves, quel que soit leur capital culturel,

les possèdent ! Comme ils n'ont souvent, de surcroît, pas la moindre idée de ce que le mot « pédagogie » recouvre – or c'est là que réside la véritable professionnalité de l'enseignant d'école primaire –, ils peuvent s'autoriser ce regard condescendant vers celui dont, excepté ses vacances, on n'a rien à envier, et surtout pas le pouvoir d'achat, s'autoriser ce regard que notre société affiche ouvertement vis-à-vis de l'économiquement faible. Car c'est bien ainsi que nous sommes souvent perçus. Que de fois, en effet, dans les médias ou dans la rue, au hasard d'une conversation entendue involontairement, j'ai pu constater qu'un professeur n'est jamais qu'un « petit prof » et que l'instituteur n'exerce qu'un « petit boulot » ! Non, nous n'avons pas les mêmes valeurs. D'aucuns, et non parmi les plus réactionnaires, déplorent cette intrusion du monde extérieur à l'école, pour la raison même qu'elle s'accompagne nécessairement de celle, concomitante, de la société civile et de son arsenal de valeurs et de comportements violents qui y sont associés : compétition, rivalité, loi du plus fort, individualisme, toutes choses contraires à celles que l'institution a, en principe, pour mission de véhiculer.

### **Une question d'image**

Le contexte politique, le jeu de la démocratie qui se confond pendant la période électorale avec celui de la démagogie, celle-là même qui va flatter en chaque électeur potentiel les sentiments négatifs – anciens ou actuels – vis-à-vis de l'École et de ses représentants, ont largement contribué à redessiner, via les médias, une image d'enseignant peu flatteuse. On se souvient tous des diverses allégations d'un ex-ministre de l'Éducation Nationale qui ont nourri, je dirais même entériné, cette représentation.

En effet, lorsqu'il attaquait ouvertement les enseignants dont il était le chef, en s'autorisant des références au paléolithique (« le mammoth ») pour donner davantage de... poids à ses propos, il touchait, au propre comme au figuré, les zones archaïques du moi : le moi du futur électeur, qui d'une manière ou d'une autre a des comptes à régler avec l'enfance, la sienne propre dont nul, osons l'expression, ne sort indemne, avec sa scolarité, pas toujours brillante et dont on rejette la responsabilité sur le maître ou la maîtresse d'alors mais dont ceux d'aujourd'hui sont les réincarnations. Des comptes à régler aussi avec l'école actuelle qui vole les enfants à ses soins, à sa vigilance, à son amour qu'il voudrait unique, et à ses désirs d'emprise, même si, pour beaucoup, cette école est aussi un lieu où il peut s'en décharger momentanément... (Car le terrain de nos aspirations éducatives vis-à-vis de nos propres enfants n'est pas le moindre où s'affrontent de multiples contradictions...) Ce ministre touche exactement à l'endroit sensible, aux confins du ressentiment, de la vieille histoire mal digérée et aux reflux parfois douloureux, et de l'envie encore vivace d'en finir avec cette ancienne amertume. Haro sur l'enseignant ! Le bouc émissaire est tout trouvé, sur lequel se focalisent les rancunes héritées d'une enfance inachevée.

Histoire complexe pourtant, marquée par le paradoxe. Si les relations parents d'élèves / enseignants semblent si passionnelles, si conflictuelles, c'est peut-être bien aussi parce que nous, enseignants, sommes devenus les seuls interlocuteurs possibles, les seuls directement intéressés par la tâche éducative, laquelle revenait autrefois à l'ensemble de la communauté.<sup>3</sup> Et la tendance est forte de procéder à une espèce de répartition des tâches : le plaisir, le bonheur, c'est pour la famille, le foyer ; à l'école revient le soin de faire montre d'autorité.

Cependant, en exigeant des enseignants une relative fermeté dont ils sont souvent eux-mêmes dépourvus, les parents s'inscrivent aussi en faux par rapport à leurs propres manières de faire, parce qu'ainsi ils les stigmatisent comme inefficaces. Position paradoxale, difficile à

tenir, dont on se sort parfois en fusionnant avec l'enfant, se faisant son complice, son égal en même temps que son soutien, comme en témoigne l'histoire suivante.

*De la fenêtre de ma classe, au deuxième étage, j'observe incidemment une scène qui attise ma curiosité et qui met aux prises une maîtresse, une mère et un élève.*

*Scène a priori banale dans la cour de l'école où les enfants sont récupérés par leurs parents en un moment de passation que dans d'autres lieux, d'autres temps pas si lointains, on appelait « l'heure des mamans ».*

*Banale ? Voire ! Car s'il est devenu maintenant courant que les mères prolongent de quelque quatre ou cinq ans l'âge où leurs petits trouveront seuls le chemin de la maison, fût-elle accolée aux bâtiments scolaires, il est moins fréquent toutefois d'assister à des retrouvailles aussi passionnées. En effet, tournant le dos à sa maîtresse, Jeremy, neuf ans, a entouré le giron de sa mère en conversation avec l'enseignante, et tente d'y enfouir son visage au plus profond.*

*Comme la mère répond à l'accolade par un geste de possession encore plus étroit, plus énergique, qu'elle se penche pour couvrir son visage de baisers dévorants, qu'elle étreint maintenant son fils de ses deux bras afin que la surface d'adhérence entre les deux corps soit maximale, j'en viens à me demander si elle va réussir à le... réintégrer !*

*Tout de même, je m'interroge : de quel gros chagrin aimerait-il se faire consoler ? De quelle douleur cherche-t-il à se délester ?*

*Un quart d'heure plus tard, dans la salle des maîtres, je m'entretiens avec l'enseignante concernée : « Mais que se passait-il donc dans la cour de l'école, entre Jérémy, sa mère et toi ? Pourquoi cet enfant semblait-il si désespéré ? De quoi, de qui a-t-il été victime ?*

*– Tu plaisantes, me dit-elle, j'étais en train d'expliquer à la mère à quel point il avait été insupportable aujourd'hui, injuriant et frappant ses voisins de classe... »*

## **Et l'instituteur Freinet dans tout ça ?**

Je crois que la situation des instituteurs Freinet, dont je suis, est sensiblement la même. Qu'elle n'échappe à rien. Qu'au contraire même, par leur positionnement, ils accentuent les grandes tendances observées plus haut, à commencer par l'étroite collaboration avec les parents d'élèves, ce qui participe précisément de cette ouverture au monde extérieur dont Freinet fit un des axes forts de la pédagogie.<sup>4</sup>

Parallèlement, on est en droit de penser que lorsque l'hostilité des parents se manifeste, elle est rendue encore plus aiguë par le fait qu'ils reconnaissent mal dans les pratiques pédagogiques des Freinet celles qu'enfants ils ont connues.

Il y a tout à parier que ce clivage sera encore accentué par les prises de position de notre ministre actuel, très nettement rétrogrades et tout à fait ignorantes des travaux des experts en matière d'apprentissage de la lecture. En effet, relayé par des médias dont le souci en la circonstance n'est certes pas l'objectivité, il prône le retour aux « bonnes vieilles méthodes » syllabiques d'autrefois, dont Freinet déjà voyait les limites, les dérives et les dangers et auxquelles il opposa sa méthode naturelle de lecture, toujours à l'œuvre chez les freinétistes actuels. Ajoutons à cela que les valeurs prônées par les Instructions Officielles, rappelons-le, sont contraires à celles de la société civile<sup>5</sup>, axées sur la compétition et le marché d'une part, « nourrissonnesques » et infantilisantes, d'autre part<sup>6</sup> — ces deux « parts »-là

d'ailleurs se rejoignant parfaitement. Or ces valeurs, que Freinet soutenait contre vents et marées en son temps, restent fondamentales pour les militants actuels : coopération, solidarité, entraide, harmonie individuelle dans l'harmonie sociale, liberté de penser, autonomie...<sup>7</sup> Le conflit ne peut que s'en trouver renforcé. Dans l'histoire qui va suivre<sup>8</sup>, celui qui résulte du « choc des valeurs » est accentué par ce que Marx n'aurait pas manqué de pointer comme une manifestation singulière de la lutte des classes. Elle trouve cependant, pour la maîtresse, une résolution de manière détournée – et un rien perverse, admettons-le –, dans une sorte de soulagement discret.

*Madame Pourtois de la Ribauldière passait me voir après la classe pour que nous nous entretenions des progrès hypothétiques de sa fille Aline, le premier de chaque mois, avec une régularité qui ne souffrait aucune exception.*

*Bien plus d'ailleurs que s'informer de l'intérêt que portait la gamine au travail scolaire, elle venait m'abreuver de recommandations sur l'art et la manière d'éduquer les enfants. Car il était bien clair dans son esprit que si plaisir, joie de vivre et d'échanger trouvaient naturellement leur place au sein du cocon familial, en revanche, il m'incombait à moi, l'institutrice, de former notre jeunesse à des valeurs sûres, stables et fondamentales : le sens du devoir, du travail et de l'effort, le goût de la propreté, de l'ordre et des choses bien faites, la nécessité de l'obéissance et de la discipline et, accessoirement, celle de l'aide, voire de la charité aux plus démunis.*

*Elle se serait d'ailleurs fort bien passée de ces petites visites et aurait préféré, sans l'ombre d'un doute, que je sonnasse à sa porte, la porte de service bien sûr, afin d'y déposer, avec mes hommages les plus respectueux, les notes toujours en hausse de la demoiselle de céans, preuves incontestables des progrès que, d'un trimestre à l'autre, sa mère attendait... de moi.*

*Djamel, treize ans. Au CM2. Chewing-gum de principe et casquette vissée à l'envers. Déhanchement de rappeur. Désenchantement de zappeur blasé par les programmes... scolaires. L'un des vingt correspondants que nous retrouvâmes cette année-là pour une classe verte commune dans les Vosges.*

*Aurait-elle ri, madame P. de R., si elle avait pu surprendre l'air comblé que prit Aline, avec ses deux tresses blondes et sa jupe plissée bleu marine, l'air comblé de quelqu'un qu'a envoûté le charme pas toujours discret de l'anti-bourgeoisie, le jour où Djamel, loubard d'école primaire, glissa à l'oreille de son copain préféré cette remarque si percutante qu'elle se répercuta jusqu'aux nôtres : « Moi et Aline, on s'est vus, on s'est aimés ! » ?*

Le plaisir d'aller à l'école, plaisir d'entrer dans le savoir d'une manière vivante, porteuse de sens et que les Freinet cultivent, est souvent perçu de façon totalement ambiguë par les parents d'élèves. On apprécie de voir son enfant partir tous les matins sans traîner la jambe, mais on craint que ce soit précisément parce qu'il s'amuse et n'apprend rien qui le prépare à l'avenir.

## **Chassé-croisé**

Comme les autres, l'instituteur Freinet redoute les parents. Comme eux, il n'aime pas le conflit. Il sait à quel point la tension générée par une altercation violente dans la cour de l'école ou par une lettre de réclamation écrite sur le ton de la revendication « légitime », reçue juste avant d'entrer en classe, colore négativement l'ensemble de la journée. Il sait aussi que la disponibilité, la patience, le calme, la bienveillance et la sérénité, toutes conditions

nécessaires pour tenir « debout » dans une classe peuplée d'enfants d'aujourd'hui, s'en trouvent alors sérieusement altérés.

Mais il n'est pas impossible que son curriculum personnel l'ait rendu particulièrement fragile aux questions d'autorité, et que la pédagogie relativement marginale dans laquelle il s'est engagé trouve son origine aussi dans cette histoire-là.<sup>9</sup> On est alors en droit d'imaginer que le rapport qu'il entretient avec la parentalité en soit marqué d'une manière ou d'une autre.

J'envisage les choses de la manière suivante : les parents d'élèves voient plus ou moins consciemment au travers des enseignants de leurs enfants leurs propres enseignants, ceux qu'ils ont connus en tant qu'élèves, ces enseignants sur lesquels d'ailleurs, comme les enfants de tout temps, ils ont transféré des sentiments de type filial. Or, ces parents d'aujourd'hui sont aussi eux-mêmes, pour les enseignants que nous sommes, des substituts de parents en tant qu'ils exercent indirectement un contrôle et donc un jugement sur notre travail. Je témoigne qu'il n'est pas rare d'entendre en salle des maîtres le lapsus suivant : « J'ai reçu un de mes parents ! », ce qui fait rire tout le monde, mais surtout l'émetteur, pas dupe !

On assiste donc à une sorte de tir croisé ou plutôt de chassé-croisé où chacun des protagonistes joue à la fois le rôle du parent et de l'enfant. Cette recherche permanente d'un rééquilibrage, d'un positionnement dans lequel chacun va tenter de s'approprier la meilleure place, de toute évidence, complexifie encore la situation. Ce jeu subtil et sans fin trouve une représentation métaphorique à la fois cocasse et parfaite dans une scène du « Dictateur » de Charlie Chaplin, dans laquelle Hynkel et Napaloni, tous deux assis sur des sièges à hauteur réglable, essaient, à tour de rôle, de se positionner au-dessus de l'adversaire, jusqu'à atteindre le plafond.

Cette absence de repère fixe génère de part et d'autre une sorte de malaise identitaire. Tout se passe comme si l'un et l'autre se demandaient sans cesse : « Qui, au juste, est en face de moi, et celui-là me reconnaît-il comme interlocuteur compétent ? », questions et revendications pareillement légitimes.

En voici une illustration.

*Toute seule dans la cour de l'école, petite silhouette fragile mais déterminée, elle attend. De pied ferme. Elle vient d'allumer une cigarette. Son regard scrute les divers espaces d'où peut surgir l'enn... l'autre. Et cette agitation mal dissimulée laisse apparaître la faille, la fragilité.*

*Mais le regard vif et le poing serré disent bien le combat intérieur et la volonté d'avoir le dernier mot.*

*Elle me voit. S'approche. Attaque. « C'est inadmissible de lui donner une punition ! Mon fils n'a rien fait ! hurle-t-elle.*

*– Je regrette, la maîtresse de surveillance affirme qu'il a été impertinent et qu'il est sorti de la cour pour aller chercher son ballon bien qu'elle ne le lui ait pas permis à ce moment-là.*

*– La maîtresse ment. Elle lui a rien dit ! Elle n'avait pas le droit de le punir ! »*

*La voix va pour se perdre dans les aigus et, malgré ma menace de quitter les lieux si elle ne retrouve pas un ton plus acceptable et surtout des propos moins injurieux à l'endroit des enseignants, elle poursuit son chapelet de récriminations. Je fais mine alors de rentrer dans l'école sans elle. Le ton se fait moins rogue. J'apprécie l'effort et fais demi-tour, sans trop espérer pour autant un échange plus cordial. Elle dit alors que Youssef, son fils, n'est jamais agressif et qu'il ne peut donc s'être comporté comme ça.*

*« Oui, c'est vrai, dis-je, en classe il est gentil le plus souvent mais ... »*

*Et c'est là que se produit le revirement spectaculaire que je n'espérais pas. Son visage se détend soudain. L'œil s'illumine et un vrai sourire vient effacer la moue vindicative.*

*Elle accepte alors d'entendre la version des adultes, celle de ma collègue qui a dû subir, la veille, pendant la récréation, une scène d'une rare violence. Elle accepte tout et même propose d'aggraver la punition...*

*J'ai dans ma besace pédagogique quelques petites maximes glanées au fil de mes lectures et que j'aime à ressortir dans des moments critiques. L'une de mes préférées, c'est : « Pas de connaissances sans reconnaissance » (voir les travaux du CRESAS sur le sujet). Comme pour la poésie, on peut donner aux maximes diverses interprétations et celle-ci, polysémique à souhait, pourrait se décliner de bien des manières. Celle que je fais mienne : un enfant n'acceptera aucun savoir de qui que ce soit si celui-là n'a pas d'abord tenté de le reconnaître. En d'autres termes, il dit à l'autre : « D'abord tu t'intéresses à moi, tu apprends mon prénom ou tu me fais un signe qui montre que tu sais qui je suis, c'est-à-dire surtout pas un des éléments d'une masse indistincte. Alors, et alors seulement, je pourrai t'écouter et, peut-être, t'entendre. » On peut dissenter à l'envi sur la proposition...*

*Se dire par exemple une fois de plus combien « l'enfant est le père de l'homme » et comme les adultes ressemblent, de ce fait, aux enfants qu'ils ont été... ! Mais se dire aussi que nul n'y échappe – même si la capacité à masquer la chose est variable selon les individus –, et que c'est bien là toute la difficulté, le point d'achoppement de la rencontre, car parents comme enseignants, nous sommes bien souvent animés par des sentiments, des revendications à la reconnaissance et des désirs profonds identiques bien qu'antagonistes : « J'veux qu'on m'ai-ai-ai-me ! »*

Ajoutons à cela que l'instituteur Freinet, adepte d'une pédagogie qui tend à voir dans l'élève avant tout et surtout un enfant, se pose donc en éducateur et, parfois, se prend à se substituer sur ce plan aux parents, voire à leur faire « la leçon » !

L'histoire suivante est, sur ce plan, tout à fait significative.

*Elève de CM2, Bruno doit peser dans les quatre-vingts kilos, il est noir de peau, très faible au plan scolaire et doué d'une force colossale dont il use depuis peu pour agresser ses camarades. Il n'a jamais connu son père, sa mère ayant été abandonnée par lui avant sa naissance. A cette situation peu enviable s'ajoute le fait qu'elle et lui se sont retrouvés, un soir du mois de juin dernier, assis sur le trottoir parmi les quelques meubles que l'huissier venu les vider de leur logement a bien voulu leur laisser. Situation à la Zola, il en est encore...*

*De longues discussions avec Bruno ne suffiront pas à lui faire abandonner la pente délinquante qu'il est en train de prendre. Pourtant, souvent, il demande à venir me parler, car, effet sans doute d'un transfert plus ou moins conscient, Bruno me manifeste ce quelque chose qui ressemble à de l'attachement, celui peut-être qu'on éprouve pour son ultime bouée de sauvetage.*

*Mais j'ai l'occasion de lui montrer à plusieurs reprises les limites de mon soutien, surtout quand il s'en prend physiquement aux autres enfants. Je demande à voir sa mère. Elle est alors femme de ménage, doit friser la quarantaine et semble avoir vingt ans de plus. Les mots ne sont pas l'apanage des pauvres gens, on le sait. Mais ce que je savais moins et dont je me rends compte ce jour-là, c'est que dans une famille déshéritée, on ne parle pas non plus entre soi, ni de ce que l'on est, ni de ce que l'on vit, encore moins de ce que l'on ressent. La mise en confiance est laborieuse mais la mère de Bruno finit par décrire sommairement leurs relations. Frustes, pour le moins. Ils se voient peu, elle travaillant jusqu'à 19 heures tous les*

*jours et lui traînant tard, la nuit, dans la rue avec « des copains », bande de délinquants plus âgés que lui, qui profitent de sa crédulité et de l'honneur qu'ils lui font en l'acceptant dans leur bande, pour lui faire accomplir les actes à risques. C'est ainsi qu'il s'est déjà retrouvé devant le directeur du supermarché du quartier, sa mère convoquée et sommée de payer le prix des objets dérobés. Elle n'a aucune autorité sur lui. Elle me rapporte les termes extrêmement orduriers qu'il s'autorise avec elle. Elle réagit en lui promettant de lui supprimer sa « playstation », menace que, bien entendu, elle ne met jamais à exécution. « Mais il me ment tout le temps ! » me dit-elle, les larmes aux yeux. Avec ménagement, je tente de lui faire comprendre qu'il ne fait alors que l'imiter, puisqu'elle promet sans cesse une punition qui ne se réalise pas. « Enlevez-lui vraiment sa playstation, s'il vous manque de respect, lui dis-je, cachez-la chez une amie s'il le faut, mais ne dites plus rien que vous ne puissiez tenir... »*

*J'ose aborder avec elle la délicate question du père. Bruno ne le connaît qu'à travers les propos négatifs de sa mère. Réunionnais, il vit dans son pays et, chose étrange, il est venu l'an passé à la fête patronale et a demandé à voir son fils. De loin. La corpulence de Bruno, son physique peu engageant l'ont peut-être dissuadé d'aller jusqu'au bout de la rencontre. Mais Bruno l'a vu. Ou plutôt il a vu sa tante parler avec lui et ce dont il s'est douté sur-le-champ, à savoir que c'était là son propre père, lui est confirmé le soir même. Deux fois rejeté ! Pour lui, me dit la mère, son père est un salaud, tout juste capable d'abandonner une femme après lui avoir fait un bébé. C'est ainsi qu'il le perçoit, c'est ainsi qu'elle en parle. Je lui demande alors si elle l'avait aimé. « Oh oui, me dit-elle, et comment ! » Je me lance alors dans la longue mise au point qui suit :*

*« Ca signifie qu'il a aussi des qualités. Je ne me permettrais pas de vous demander cela si ça n'avait une importance capitale pour Bruno. La plupart des autres enfants ont un père et même s'ils ne le voient pas tout le temps, ils le connaissent, lui parlent et l'aiment tel qu'il est. Les garçons essaient toujours au moins un peu de ressembler à leur père. Alors quand il est absent, divorcé ou en voyage, la maman en parle et c'est comme ça qu'il existe pour l'enfant, dans sa tête. Mais pour Bruno, c'est très difficile car non seulement son père, il ne le connaît pas, il ne l'a pour ainsi dire jamais vu, mais il n'a jamais entendu parler de lui qu'en termes très négatifs. Vous lui dites « Ton père est un salaud ! », alors il le croit, il ne peut pas juger par lui-même. Et puis il essaie sans le savoir de lui ressembler, de ressembler à un salaud, parce que ce salaud-là, c'est son père. Mais pour un enfant, être un salaud, ce n'est évidemment pas abandonner femme et enfants, c'est faire des choses que la société interdit et que les enfants sont capables de faire. Et ces choses, il sait très bien ce qu'elles sont. Il veut aussi ressembler à ces jeunes délinquants qu'il fréquente ; ce sont ses modèles. Ils sont plus âgés que lui, il n'en a pas d'autres. Il faudrait que vous tentiez de lui parler de son père en insistant sur ses qualités, car il a dû en avoir, si vous l'avez aimé. »*

*Nous essayons ensemble de trouver les éléments positifs à présenter à Bruno. L'entreprise est difficile. « Etait-il gentil ? Tendre ? Généreux ? » Elle secoue la tête en signe de dénégation à chacune de mes propositions. La scène serait presque comique si, ce faisant, son visage, peu à peu, ne se couvrait de larmes. Nous finissons par trouver que cet homme-là n'était pas dépourvu d'humour, qu'il aimait bien rire et plaisanter. Nous prenons congé et rendez-vous pour le jeudi suivant, avec Bruno, pour évoquer la situation, afin qu'il comprenne qu'elle et moi sommes d'accord. Elle promet qu'elle essaiera de lui parler de son père.*

*Le jeudi suivant, ils sont tous les deux assis avec moi dans le bureau et je sens que la mère est contente d'être là. Je pense que les humains étant des êtres de langage, des « parlêtres » comme disait Lacan dans les rares moments où il se donnait le mal d'être compris par le commun, ce doit être horriblement frustrant de ne pas pouvoir jouir de ce privilège, de ce plaisir-là. Ici, dans ce bureau, elle sait qu'il n'y aura que des mots, des mots*

*pour dire des choses essentielles, et que je l'aiderai s'il le faut. D'ailleurs, elle me dit tout de suite qu'elle n'a pas pu parler avec Bruno de son père car il s'y est refusé. Elle attend donc que je le fasse...*

*Alors, allons-y. Mais ce n'est pas vraiment mon rôle et je demande à Bruno d'écouter sa mère que j'aide parfois à formuler ce que l'émotion et le manque d'habitude empêchent de dire. Il écoute avec intérêt.*

*Il pleure...*

## **Maîtres, parents ou grands-parents ?**

Dans ce formidable imbroglio relationnel, où chacun se pose la question de sa fonction et de son statut, on pourrait se demander si les instits Freinet ne se prendraient pas aussi pour les parents des parents de leurs élèves. Leurs grands-parents en quelque sorte ! Mais, entendons-nous bien, surtout pas des grands-parents tendance gâteau...

Une dernière anecdote ?

*Un éclair, un cri strident et prolongé... Il déboule des toilettes, passe l'angle du mur et bondit tel un félin jusqu'à la porte de sortie, bousculant tout et tous sur son passage.*

*Les oreilles vibrant encore de la stridence imposée, éjectée comme d'autres, enfants et maîtres, de la trajectoire du bolide, je parviens cependant à le saisir par le col, mais d'un geste prompt et assuré, il se dégage et file se réfugier dans les jupes super-protectrices de sa super-mamie venue l'attendre juste devant la porte de l'école.*

*C'est là que, ignorant la grand-mère, je l'attrape par le bras et le contrains à me regarder et à m'entendre : « Antony, tu viens de passer en courant, en bousculant et en hurlant. Tu as agressé beaucoup de monde. Sais-tu que le Conseil des enfants a créé des règles qui interdisent justement de courir et de hurler dans les couloirs et les lieux de vie communs ? ...»*

*Il tente d'esquiver et cherche un secours par le regard du côté de la mère-grand, laquelle, décontenancée, ne trouve rien à redire et assiste donc impuissante à la remontrance. Mais déjà je sens, émanant de toute sa personne, la désapprobation, que dis-je ? l'indignation. Elle comprend cependant que mon attitude lui signifie qu'ici nous sommes sur le territoire de l'école et que ce sont encore nos règles qui prévalent.*

*L'après-midi, forte d'un aplomb retrouvé, elle me prend à partie dans la cour. Je m'y attendais.*

*Mais...*

*« Madame, me dit-elle, j'ai été outrée par ce que vous avez dit à mon petit-fils ! Voilà un enfant plein d'exubérance, plein de joie et de bonheur de vivre et vous venez ainsi casser tout son élan, c'est inadmissible... »*

*Inadmissible...*

Et si notre rêve caché, qu'on soit Freinet ou non, un rêve aux couleurs de fantasme dont on ose à peine avouer qu'il nous effleure parfois l'esprit, c'était que nous soyons tous enseignants d'orphelins ?



<sup>1</sup> Pour la psychologie et la didactique, on pense bien entendu au conflit sociocognitif, « en tant que mode privilégié d'interaction structurante... », dont on peut trouver une présentation dans « Le conflit sociocognitif » de Marie-Josée Remigy in *La pédagogie : une encyclopédie pour aujourd'hui*, (dir. J. Houssaye), ESF, 5<sup>ème</sup> édition, 2002, pp. 247 à 257.

<sup>2</sup> Voir, de Christine Helot et Andrea Joung, « Education à la diversité linguistique et culturelle : le rôle des parents dans un projet d'éveil aux langues en cycle II », in *Lidil, Revue de linguistique et de didactique des langues*, (dir. D.L. Simon et C. Sabatier), Université Stendhal, Grenoble, septembre 2003, pp. 187 à 200. Voir également, de Bernard de France, « Ils ne savent plus se tenir ou comment réapprendre à vivre ensemble », in *L'école et les parents, la grande explication*, (dir. P. Meirieu), Paris, Plon, 2000.

<sup>3</sup> François Galichet développe cette idée de la solitude des parents éducateurs, de la perte progressive des relais qui rend désormais la fonction parentale beaucoup plus difficile qu'autrefois. (« Combattre l'analphabétisme social », in *Citoyenneté : une nouvelle alphabétisation ?*, (dir. F. Galichet), Strasbourg, CRDP, 2003, pp. 11 à 22.)

<sup>4</sup> Plusieurs numéros du *Nouvel Educateur*, le « journal-vitrine » du mouvement, sont consacrés à la coopération parents-enseignants, ainsi que la brochure n° 21 des éditions ICEM intitulée *Les parents dans l'école*.

<sup>5</sup> Jean Houssaye in *Les valeurs à l'école, L'éducation aux temps de la sécularisation*, Paris, PUF, 1992.

<sup>6</sup> Ce sont ces termes qu'utilisait Gérard Mendell quand il parlait de notre société de consommation. (G. Mendell, *La révolte contre le père, une introduction à la sociopsychanalyse*, Paris, Payot, 1968.)

<sup>7</sup> Voir à ce propos Martine Boncourt, « Les valeurs dans le mouvement Freinet, permanence ou mutation ? » in *Questions de recherches en éducation*, laboratoire Civiic de Rouen, (dir. J. Houssaye), Paris, INRP, 1999.

<sup>8</sup> Cette histoire est extraite de *Moi maîtresse, petits arrangements avec la pédagogie*, Martine Boncourt, Paris, Matrice, 2004, p.104. Une recension en a été donnée par Jeanne Moll dans la lettre de l'AGSAS de septembre 2004.

<sup>9</sup> C'est en tout cas ce que j'avais tenté de montrer dans un article paru dans la revue « *Coopération pédagogique* » (mai 1997), organe national du mouvement, et qui s'intitule : « Comment ils nous voient ».